

## Rousseau et l'éducation <sup>1</sup>

par Gérald Allard

Jean-Jacques Rousseau est un penseur puissant. On n'a qu'à lire le *Traité de l'éducation* d'un philosophe aussi important qu'Emmanuel Kant pour y retrouver les thèmes, les thèses, voire les phrases de l'auteur de l'*Émile*. On peut aussi trouver des traces de sa pensée dans le socialisme, le romantisme, la psychanalyse, l'existentialisme et la pensée *verte*, mouvement intellectuel qui englobe les médecines douces, l'écologisme et les successives velléités de retour à la nature qui ont rythmé le vingtième siècle et qui reprendront au troisième millénaire. C'est pourquoi, il n'est pas surprenant d'apprendre que celui qui s'appelait le citoyen de Genève a exercé une influence importante sur la pensée pédagogique, et ce jusque chez nous.

On se souvient que durant les années 70, le livre *Les Libres Enfants de Summerhill* était, pour ainsi dire, une lecture obligatoire pour les professeurs de cégep de la province. L'omniprésence de ce livre était le signe d'une préoccupation généralisée : avec la nouvelle institution qu'était le collège d'enseignement général et professionnel venait un nouvel objectif à viser, un objectif souvent senti et entrevu plutôt que pensé et reconnu ; créer des enfants libres, des enfants différents, jamais vus, voilà ce que nous espérions tous, ou presque, comme le voulait la chanson de Renée Claude « Le début d'un temps nouveau », confirmée par la

---

1. Conférence prononcée au colloque « L'éducation : le temps des solutions », Orford, 1988. Le texte a été légèrement corrigé.

chanson d'Isabelle Pierre, « Les enfants de l'avenir ». Or le livre d'A. S. Neill est un véritable entrepôt de rousseauisme, où l'on trouve pêle-mêle toutes sortes de remarques qui s'inspirent de l'*Émile*, que l'auteur le sache ou non, qu'il l'avoue ou non.

Cela étant, il s'ensuit que penser avec Rousseau, réfléchir sur son traité d'éducation, c'est réfléchir sur nous, sur notre société, sur notre système d'éducation, sur nos expériences des vingt dernières années<sup>2</sup>. Malheureusement, en moins d'une demi-heure, on ne peut espérer s'avancer bien loin en cette réflexion ; j'indiquerai donc seulement quelques lignes de force du traité de l'éducation du promeneur solitaire pour ensuite en tirer une remarque finale bien personnelle.

La pédagogie qu'expose Rousseau dans son livre est d'abord et avant tout négative. C'est d'ailleurs Rousseau qui choisit le terme. Que veut-il dire par là ? Notons d'abord que cette *négativité* se retrouve partout dans le parcours du bon Émile. C'est en raison d'elle que, par exemple, le pédagogue doit éloigner du poupon toutes les machines dont les gens entourent leur enfant pour le protéger contre les chutes, pour faire percer ses dents, pour lui apprendre à marcher. Plus tard, l'éducation négative consistera à ne pas lui enseigner le latin, ou le catéchisme, ou les bonnes manières. Ou encore, par des parties de chasse, l'éducation négative détournera l'attention de l'adolescent de ses désirs sexuels naissants. Toutefois, selon Rousseau, il ne s'agit pas de laisser l'enfant s'éduquer lui-même. La *négativité* prônée vise d'abord à enlever les attitudes et les

---

2. Vingt-cinq ans plus tard, cette phrase est encore vraie.

instruments traditionnels, à empêcher que ne s'acquiert ce qui, à tout autre que Rousseau, semblerait nécessaire, ou souhaitable. C'est une sorte de doute cartésien pratique qui réduit à néant les apports ordinaires de la culture.

Car la *négativité* du pédagogue est active : il ne s'agit pas seulement d'éviter de faire telle ou telle chose avec l'enfant, mais aussi, mais surtout de s'assurer, et avec énergie, que cela ne puisse pas se faire. Le plus frappant exemple est peut-être le premier apprentissage de la langue : selon Rousseau, il ne s'agit pas de corriger l'élève qui commet des erreurs de français. Il faut éloigner de l'enfant tous les soutiens normatifs, comme les dictées et les règles apprises par cœur. Mais comment lui faire apprendre un français correct ? Qu'arrivera-t-il si l'enfant persiste dans ses erreurs ? Le pédagogue doit s'organiser pour qu'elles lui soient pénibles : s'il commet des fautes de langue, que celles-ci l'empêchent d'avoir ce qu'il veut, dit Rousseau en somme ; et comme le jour suit la nuit, il se corrigera peu à peu, mais de toute nécessité et donc sans qu'il ne voit qu'on lui enseigne quoi que ce soit, non parce qu'on le lui exigera, non parce qu'on lui imposera des règles de l'extérieur, mais parce qu'il voudra quelque chose et que la correction est pour lui la seule façon de l'avoir. Mais cela implique qu'on contrôle en toutes choses l'environnement de l'enfant, pour que ce soient les seuls effets *naturels* de son action qui agissent sur lui, et jamais la volonté des hommes. La négativité est pour ainsi dire totalitaire.

Une autre remarque éclairera la *négativité* dont parle Rousseau : l'éducation doit être négative pour

empêcher que les choses ne se fassent trop tôt. C'est un principe constant de son système d'éducation que les adultes accélèrent le développement des enfants par une sorte de vanité mal placée : on veut faire vite pour bien paraître à travers la performance des enfants, et donc on fait mal. Les prêtres leur parlent de Dieu, alors qu'ils savent à peine concevoir ce que c'est qu'un homme ; les professeurs veulent les initier à la poésie, alors que leurs âmes n'y sont pas sensibles. Par un exemple foudroyant, Rousseau montre que les fables de La Fontaine sont incompréhensibles aux enfants qui les apprennent par cœur, et ce en raison même de la finesse de l'art du poète à laquelle on veut les initier. Ayant dû connaître la poésie avant qu'ils ne puissent la goûter, les enfants en seront écœurés pour toujours. La *négativité*, c'est donc aussi savoir attendre que le fruit soit mûr avant de le cueillir.

Je note que la *négativité* et, d'ailleurs, tous les autres traits de la pédagogie de Rousseau sont fondés sur un principe radical : la bonté de la nature, mais aussi la méchanceté équivalente de la *culture*. Si les apports extérieurs sont vains au mieux et déformateurs au pire, c'est que la nature est bonne et plus que suffisante pour assurer les fins qu'elle poursuit. En somme, la *négativité* de Rousseau est le pendant de sa maxime bien connue : « L'homme est naturellement bon, c'est la société qui le corrompt. »

Ensuite, et c'est un deuxième vecteur, la pédagogie de Rousseau est, sauf exception, une éducation par les choses. Or le contraire des choses, ce sont les mots, et donc les livres. On découvre, parfois avec étonnement, une véritable campagne contre les livres, dans ce grand livre qu'est l'*Émile* : qu'on se souvienne de l'exclamation :

« Je hais les livres ! », laquelle ouvre une assez longue critique de ces derniers. De là à imaginer que Rousseau est un barbare qui est contre toute éducation – puisque l'éducation, croit-on, se fait par les livres –, il n'y a qu'un pas. Mais la question est plus compliquée. Jean-Jacques hait les livres, entre autres, parce que, selon lui, ils ne nous apprennent rien ; au mieux, le savoir qu'on y glane est sans fondement réel ou, je risque un mot, sans base *chosique*. Ce qui est pire que l'ignorance. Rousseau oppose, par exemple, son Émile à un enfant qui pourrait nommer toutes les capitales des pays d'Europe et même les placer comme il le faut sur une carte, mais qui ne saurait pas se retrouver dans son patelin. La seule géographie qu'apprend Émile est la topographie qu'il connaît par expérience. Voilà l'éducation par les choses, dit Rousseau ; l'autre, celle par les livres, est vide et au fond inefficace, parce que sans fond réel<sup>3</sup>.

Or les choses doivent livrer non seulement le contenu de tout apprentissage, mais en inspirer le besoin. Je me souviens d'un passage superbe de l'*Émile* où le pédagogue explique en long et en large comment il donne le goût de l'astronomie à son élève. En bref, il s'organise pour que l'enfant se perde dans la forêt et découvre ainsi qu'il est bon d'apprendre ce que son maître veut lui enseigner. Je corrige : ce que son maître veut qu'il s'enseigne. Car les choses, encore une fois, sont le vrai maître de l'élève. On pourrait multiplier à volonté les exemples de stratégies parfois fort complexes que Rousseau imagine pour que les choses enseignent à

---

3. Il faut entendre l'adjectif à partir de son étymologie, soit *res* et donc chose en latin..

l'enfant l'utilité de les connaître. Mais dans chaque cas, l'objectif est le même : il faut que l'enfant à éduquer crie comme Émile sortant de la forêt : « L'astronomie est bonne à quelque chose ! » En toutes choses, il faut montrer l'utilité, parce qu'en toutes choses, il faut chercher l'utilité. C'est la nature qui en veut ainsi, soit la nature humaine.

Au fond, si l'éducation par les livres est si discréditée, c'est qu'il ne faut à l'homme que des connaissances utiles, et que la plupart du temps les livres contiennent des frivolités ; et même lorsqu'ils enseignent des choses utiles, la connaissance empruntée qu'ils en offrent vise à remplacer l'expérience directe qui elle seule engendre une connaissance efficace. Cette remarque permet de comprendre comment, plus tard, Rousseau peut tourner son enfant vers les livres d'histoire et même vers une fiction aussi patente que *Robinson Crusoé*. C'est que, dans certaines circonstances, les livres peuvent guider, mais pas plus que guider, la réflexion de l'enfant qui, elle, s'appuiera toujours sur son expérience.

Mais l'éducation par les choses est plus complexe encore. Car elle inclut la célèbre profession de foi du Vicaire Savoyard. Je rappelle que pendant plusieurs pages de l'*Émile*, un prêtre imaginaire explique avec éloquence les éléments de sa foi chrétienne, fort élémentaire d'ailleurs. Il est très peu question de dogmes dans cette profession de foi ; et s'il est question de Dieu, c'est pour dire qu'il est accessible par le sentiment : la profession de foi est, en dernière analyse, une confession où un homme livre son cœur à un autre. Elle est en tout cas bien peu une révélation qui vient du dehors de

l'humanité ; la vocation vient d'un homme pour un autre homme.

On demandera, sans doute avec une légère teinte d'ironie : où sont les choses ici ? où est l'accès direct à la *chose* Dieu dans la profession de foi ? comment ce témoignage fictif peut-il amener l'enfant à s'éduquer par son expérience ? C'est que pour Rousseau le sentiment est bel et bien une chose, une chose de la vie, et une chose de la vie importante, et certes plus important et puissante que les livres et leur autorité. Quelle que soit sa pensée finale sur la religion, Jean-Jacques affirme ici et ailleurs que l'homme moderne est coupé du sentiment vrai, qu'il vit dans les apparences, dans les conventions, dans sa raison trompeuse : il faut lui apprendre à retrouver la richesse de son cœur et surtout à en respecter les appels. Toute la pédagogie de Rousseau vise la découverte de ce foyer de l'être humain, mais un foyer propre ou nettoyé. C'est ainsi que dans le cas de la profession de foi, le dernier mot, pour ainsi dire, est laissé au cœur de celui qui écoute. Rousseau est sûr que bien préparé, le cœur de l'enfant parlera. Mais il est capital pour lui que ce soit le cœur qui parle, et non le magistère, la raison ou la pression sociale aliénante ; à la limite, la voix de Dieu et la proposition qu'elle porte sont secondaires. Pour Rousseau donc à la suite de Pascal, mais contre lui, je crois, « le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas ».

Il faut faire un pas de plus : si le cœur permet de connaître les choses, l'imagination et le rêve sont mis au service de l'objectivité. Ce paradoxe mérite d'être expliqué, on l'avouera.

Voici donc une tentative de le faire. Émile a atteint

l'adolescence ; la nature veut qu'il se trouve un partenaire pour la vie. Or c'est ce moment que choisit le pédagogue pour le promener dans la ville : il veut qu'il apprenne sur le terrain les comportements humains les plus divers et aussi qu'il connaisse le vice.

La situation est délicate, on le voit : l'expérience ici peut corrompre. Or le pédagogue défend le cœur d'Émile contre les prestiges de la société corrompue en lui faisant imaginer une femme idéale, Sophie, qui est l'objectif de sa quête. Protégé par la poésie, l'imaginaire et l'idéal, le jeune homme peut mieux observer le monde, peut dégrossir ses manières, peut même faire l'expérience du vice, car il ne sera touché dans son cœur par rien de tout cela. Tout se fait par une expérience directe des choses, mais sans danger pour les premiers penchants : l'imagination permet à l'intelligence de se développer, à la mémoire de se nourrir et à l'expérience de s'accumuler, sans que le cœur ne se déforme. Le romantisme est pour ainsi dire l'instituteur du réalisme. Quoi qu'il en soit, on voit encore ici que pour Rousseau le seul apprentissage valable est un apprentissage des choses par les choses ; seule l'expérience personnelle doit fonder les idées et les jugements de l'individu.

Je passe à une troisième, et dernière, caractéristique de ce qui est au fond une anthropologie sous des dehors de stratégies et tactiques de l'enseignement. La pédagogie de Rousseau cherche à soutenir l'amour de soi. Par opposé, l'erreur première de toute éducation non rousseauiste est de développer l'amour-propre. Mais quelle est la différence entre l'amour de soi et l'amour-propre ?

Il faut entendre par ce dernier penchant la

tendance à dépendre des autres, à se définir par rapport aux autres. Ce mal est à la fois mauvais dans sa racine, non naturel et pourtant insidieux, parce qu'il est, en un sens, inévitable. Il est mauvais parce qu'une fois que l'amour-propre inspire les actions d'un individu toutes ses actions sont vouées à l'échec : agir par amour-propre, c'est en fin de compte vouloir qu'un autre tienne plus à soi qu'à lui, ce qui est impossible selon Rousseau. De plus, l'amour-propre conduit à toutes les bassesses et toutes les violences.

Et le mal est insidieux parce qu'il menace l'enfant dès ses premiers moments. C'est pourquoi Rousseau parle tant des pleurs du poupon auxquels on doit savoir répondre si, et seulement si, ils sont l'expression de la pure nature, du pur amour de soi : il y a des tyrans de deux mois qui veulent faire bouger l'univers par le bout de leur langue. C'est pourquoi toutes les leçons de morale, par exemple sur le mensonge, doivent se faire non pas par une condamnation autoritaire au nom d'une loi morale que l'enfant ne comprend pas de toute façon, mais par les effets nocifs qui s'ensuivent pour le menteur.

Mais que doit-on mettre à la place de l'amour-propre ? Comment éduquer un homme moral si ce dernier n'est pas contrôlé par la honte que lui porte le regard d'autrui ? La réponse de Rousseau est catégorique : il ne s'agit pas de remplacer l'amour-propre ; il faut empêcher que l'amour-propre ne remplace l'amour de soi ; l'amour de soi est naturel, et l'amour-propre non naturel, même s'il est inévitable. Car la nature a fait l'homme est animé par l'amour de soi, et cet amour est moral, ou du moins bon, alors que

l'amour-propre du fait de ce qu'il est produit la méchanceté et le malheur. C'est que les besoins humains, lorsqu'ils sont naturels, lorsqu'ils sont des pulsions de l'amour de soi, conduisent peu souvent à la violence.

Pour reprendre l'exemple du mensonge, selon Rousseau, le mensonge n'est pas naturel. Pourquoi ment-on ? Pour se cacher du regard réprobateur des autres, d'abord et avant tout. C'est-à-dire : on ment par amour-propre. Mais ne ment-on pas par amour de soi, pour avoir tel bien, un morceau de gâteau par exemple ? Rarement, dit Rousseau. Et d'ailleurs si on a vraiment besoin du morceau de gâteau, parce qu'on a faim, disons, ce sont les autres qui sont méchants de ne pas l'offrir. Un homme vivant d'amour de soi n'a aucune raison personnelle de mentir. S'il est trop faible pour acquérir ce qu'il lui faut et s'il est entouré d'hommes et de femmes honnêtes, la vérité lui sera plus utile que le mensonge.

Le système de Rousseau crée-t-il de petits égoïstes, qui écoutent leurs seuls besoins baptisés amour de soi ? L'auteur de *l'Émile* répond que c'est la nature qui a créé des individus autonomes ou faits pour le devenir : « L'homme est tout pour lui ; il est l'unité numérique, l'entier absolu » ; sa pédagogie ne vise qu'à permettre à l'individu de continuer d'être ce que la nature l'a fait. Ensuite, il distingue entre l'égoïsme violent qui naît de l'amour-propre et l'égoïsme honnête de l'amour de soi. Émile ne donnera pas un gâteau à un pauvre, car il aime bien trop les gâteaux ; mais du coup, il ne méprisera pas le pauvre avec des aumônes qui ne lui coûtent rien, en attendant de l'écraser par l'argent ou

le pouvoir, lorsqu'il aura pris sa place dans la hiérarchie sociale ; et il ne fera rien de cela parce que ce genre de comportement ne peut naître que d'un cœur orgueilleux. Or, dit Rousseau, tous les systèmes d'éducation sauf le mien créent des êtres fiers et durs. Égoïsme pour égoïsme, celui d'Émile est plus doux et donc moins nuisible.

Par ailleurs, il faut savoir que l'enfant éduqué selon les règles de Rousseau développera aussi la pitié. Car si l'amour de soi peut se déformer pour devenir amour-propre, il peut aussi être développé pour donner la pitié, qui est tout aussi inévitable que l'amour-propre. Par la pitié, on s'identifie avec celui qui souffre, et tous les hommes souffrent ; par la pitié, aussitôt que les besoins réels sont satisfaits, l'énergie supplémentaire est mise au service de son prochain. Il ne s'agit pas de s'oublier, car cela est impossible. Il ne s'agit pas de se sentir supérieur, car alors on ne fera rien, ou on le fera de façon à faire payer mille fois celui qu'on secourt. Il s'agit de compatir, c'est-à-dire de souffrir avec l'autre, et de faire ce qu'il faut pour qu'il ne souffre plus. L'enfant éduqué comme le veut Rousseau sera donc tendre plutôt que charitable, original plutôt qu'entrepreneur, un solitaire plutôt qu'un compétiteur. C'est-à-dire qu'il se définira par l'amour de soi auquel se mêle de la pitié, et les comportements fondés dans l'amour-propre seront pour ainsi dire impensables, ou plutôt *invivables*.

\*

Quoi retenir de cette trop brève présentation ? Quoi critiquer ? Certes, celui qui cherche avec attention pourra trouver chez Rousseau l'original de bien des pratiques pédagogiques douteuses, et même de certaines dont nos enfants ont fait les frais depuis quelques années. Et on sera tenté de fermer le livre et de vouloir que personne d'autre ne le lise. C'est ici que je me sens le devoir de rappeler que l'*Émile* a déjà eu l'honneur d'être lacéré et brûlé sur la place publique, son auteur celui d'être vilipendé par les intellectuels et exilé de la France et de Genève, et tout cela de produire chez Rousseau des crises de paranoïa terribles et ridicules. Ces réactions violentes et extrêmes d'autrefois sont des signes que la pédagogie de Rousseau est plus qu'une pédagogie. Bien mieux, l'auteur s'expliquant avec un de ses adversaires est allé jusqu'à dire que son traité d'éducation est un « traité de la bonté originelle de l'homme ».

Je cite ces faits historiques et ce passage d'abord pour faire comprendre que la pédagogie est affaire sérieuse, qu'elle suppose et exprime une anthropologie, comme je l'ai dit : vouloir éduquer quelqu'un, c'est se faire une idée sur l'homme, sur ce qu'il est, sur ce qui le déforme, sur ce qu'il peut devenir, sur ce qu'il doit devenir pour être ce qu'il est appelé à être. En somme, un débat sur la pédagogie, sur les pratiques pédagogiques, est tôt ou tard un débat philosophique, et

par conséquent un débat moral et politique. S'agit-il par là de réserver aux philosophes le droit de parler en cette matière ? Non pas. Cela signifie l'exact contraire. Qu'on en soit heureux ou non, que les professionnels de la philosophie s'en réjouissent ou non, il faut conclure ceci : de même que la pédagogie est l'affaire de tout le monde, qu'elle est l'affaire de tout étudiant, de tout parent, de tout citoyen, la philosophie qui sous-tend la pédagogie, et il y a toujours une philosophie qui la sous-tend, la philosophie est l'affaire de tout le monde. Car parler de pédagogie, c'est parler de la formation d'un homme, et chacun de nous est homme (*anêr*), ou être humain (*anthropos*), si on veut bien rappeler la distinction que les Grecs faisaient. Ce qui veut dire, de plus, que la fameuse formation fondamentale, dont on parle de plus en plus, elle aussi est l'affaire de tout le monde.

Mais retournons à nos moutons. Que nous vaut ce regard jeté sur la pensée pédagogique de Rousseau ? Que penser de la *négativité*, de l'éducation par les choses et de l'éducation à l'amour de soi ? On pourrait critiquer telle ou telle pratique, dire par exemple que l'apprentissage par l'environnement est inapplicable, ou qu'il coûterait trop cher. On pourrait protester que telle suggestion est contraire aux pratiques les plus sûres de l'Occident, et s'inquiéter de voir les livres mis de côté, par exemple. Et Rousseau serait le premier à reconnaître que son traité tient beaucoup de l'imaginaire, qu'il est souvent impraticable, qu'il est révolutionnaire. « On croira moins lire un traité d'éducation, écrit-il, que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. Qu'y faire ? Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris ; c'est sur les

miennes. » Mais à travers ces rêveries, Rousseau veut convier son lecteur à repenser l'homme. Quels que soient les jugements qu'on portera sur telle ou telle pratique suggérée par l'auteur de *l'Émile* ou sur les caractéristiques principales de sa méthode, à cause même de l'intention de Rousseau en proposant son système, il faudra s'astreindre à penser en profondeur l'homme et son éducation, c'est-à-dire à réfléchir sur la formation fondamentale et du même coup à se former soi-même fondamentalement, si on me permet cette expression. On le voit, je me retrouve au même point que tantôt : la question de la pédagogie conduit à chercher la formation fondamentale pour nous tous.

Fort bien, dira-t-on. Mais comment le faire ? La formation fondamentale ne se fait pas par une formule magique, par l'ingurgitation d'une masse d'informations venues d'autorités plus ou moins fiables ; elle se réalise par la réflexion personnelle sur les questions les plus générales et les plus influentes. Elle n'est pas un savoir encyclopédique, mais un exercice intellectuel qui refuse de se couper des questions de base, les interrogations philosophiques. Ça au moins, l'adversaire des encyclopédistes qu'était Rousseau le savait, et il le répète à chaque page de son œuvre.

Or par un juste retour des choses, il s'avère que des hommes comme Rousseau sont nos meilleurs guides sur le chemin de cette réflexion. En attendant de voir clair, savoir pour toujours ce que c'est que la meilleure pédagogie, et comprendre ce qu'est l'homme, il nous faut lire Rousseau, Montaigne, Platon et d'autres qui ont écrit sur l'éducation. Pour apprendre à lire en nous, il faut lire leurs livres. Mais ce qui serait bon pour nous, il est clair

que cela serait bon aussi pour ceux que nous devons éduquer : en attendant de savoir comment les éduquer, il faudrait préparer les jeunes hommes et les jeunes femmes que nous éduquons à pouvoir lire et à pouvoir réfléchir avec les plus grands penseurs. Les livres de Rousseau, et ceux d'autres penseurs comme lui, sont, à court terme au moins, le meilleur moyen de nous éduquer et d'éduquer ceux que notre fonction de parent et d'éducateur nous charge de rejoindre.

Cette conclusion ne fera pas l'unanimité, je le sais bien : on préférerait avoir des formules claires et nettes qui permettent de trancher le débat une fois pour toutes et prétendre avoir trouvé les trucs utiles qui règlent tout. Mais j'oserai dire que le problème premier de notre système d'éducation est justement l'indifférence où on se trouve envers ces questions de fond. L'éducation véritable, dit-on, ne se fera que par une formation fondamentale qui ouvre à la culture. Le problème est que quand on parle ainsi, on ne veut ses biens que pour les autres et pour eux seuls, parce qu'on se considère déjà formé, déjà cultivé, déjà tout à fait humain ; le problème est aussi qu'on exige une méthode facile et sans bavure possible qui permette d'atteindre la culture et la formation fondamentale. Or le bon sens nous indique que la meilleure manière d'acquérir la maîtrise dans un domaine est d'en fréquenter les maîtres. Ce qui veut dire fréquenter des hommes comme Rousseau ; ce qui veut dire, encore une fois, se donner les instruments et le temps pour les lire et les comprendre. Pour apprendre à lire, à écrire et à parler, il faut rencontrer un maître qui parle de choses dignes de notre intérêt. Une biographie de Rousseau ne suffit pas. Un résumé en quinze lignes

ou en dix pages ne suffit pas. Quelques maigres pages d'extraits ne suffisent pas. Pour acquérir une culture véritable, il faut rencontrer – l'expression qui me vient est « entrer en dialogue avec » – les grands de cette culture, fût-ce un de ceux qui ont remis en question cette recherche de la culture au nom d'une formation fondamentale qui est plus que problématique.

On m'objectera que ce que je suggère n'en est pas très faisable, que cela ouvre la porte à toutes sortes d'aventures, que ce n'est pas de notre siècle si pragmatique. À cela, je ne sais quoi répondre si ce n'est ceci : l'éducation d'êtres humains par la rencontre des plus grands parmi les êtres humains est tout à fait faisable lorsqu'on en a compris l'importance ; cette éducation est bel et bien une aventure, une des plus passionnantes qu'offre la vie ; notre siècle pragmatique, mais de plus en plus à la dérive, a justement besoin, plus que jamais, que les hommes s'étonnent devant les questions les plus pratiques de toutes, celles qui guident tout ce qu'ils font, tout ce qu'il disent, tout ce qu'ils pensent.

Je conclus, enfin par une phrase qui résume tout ce que j'ai dit : il ne faut pas appliquer les théories d'A. S. Neill dans *Les Libres Enfants de Summerhill*, il faut au lieu se donner les moyens de lire et de faire lire Rousseau.